

Le langage a cette ambivalence : il met en relation, il est le fil par lequel se transmettent les messages. Mais il peut aussi faire barrière, devenir un facteur de différence et d'exclusion. Susana Solís García (née en 1991 à Querétaro, Mexique, vit et travaille à Genève) l'a expérimenté à son arrivée à Genève, où elle s'est établie en 2019 pour y suivre le cursus Master en Arts visuels, TRANS-Pratiques artistiques socialement engagées, à la HEAD-Genève. Elle y a fait face à des obstacles linguistiques : « Quand je suis arrivée, explique-t-elle, je parlais uniquement l'espagnol et l'anglais, alors que tout mon travail antérieur était basé sur le langage<sup>1</sup>. » Les quatre dernières années ont ainsi été consacrées à ces interrogations : comment imaginer un code qui permettrait de nous comprendre ? Comment faire collectif à travers et au-delà de la langue ?

Que l'on parle une langue ici et une autre là-bas tient du caractère aléatoire de l'histoire, des géographies des invasions, des guerres, des voisinages. La distribution géographique des idiomes raconte des histoires, que ce soit celle du plurilinguisme en Suisse, ou de l'imposition d'une *lingua franca* dans un pays au passé colonial comme le Mexique. Et si chaque être est amené·e à pratiquer une ou plusieurs langues durant sa vie, chacune le fait avec une singularité contrainte par son histoire sociale, son genre, sa subjectivité. L'équivoque n'est jamais loin. L'art partage ce même caractère aléatoire. Selon le philosophe Jacques Rancière, il est cette chose « dont aucun n'est propriétaire, aucun ne possède le sens [...], écartant ainsi toute transamination à l'identique, toute identité de la cause et de l'effet<sup>2</sup> ». L'autrice Maggie Nelson va dans le même sens, avançant que « l'art est caractéristique de l'indétermination et de la pluralité des rencontres qu'il génère [...]. Sa capacité à produire un sens différent selon les spectateurs [...] compliquera toujours toute prétention à détenir avec certitude la signification d'une œuvre, ou toute revendication qui tend à la rendre évidente ou à la figer<sup>3</sup>. »

De la même façon, la langue est organique, évolue, absorbe des mots qui endossent de nouvelles symboliques ou références, puis les délaisse. C'est précisément sa fonction d'usage et sa nature collaborative, évolutive, chorale, qui intéressent Susana Solís : « Je suis une personne différente selon la langue que je parle : espagnol, anglais ou français. Voilà pourquoi les idées d'inclusivité et d'écoute me sont essentielles », confie-t-elle. Être privée de l'espagnol à son arrivée à Genève l'incite ainsi à revoir la syntaxe de son travail. « C'est comme ça que j'ai commencé à m'intéresser aux télégraphistes ». Elle décide alors de se concentrer sur le « projet des télégraphes », qu'elle décline en plusieurs épisodes dès 2019.

Si la notion de la traduction y est centrale, Susana Solís y inclut également des éléments de sa biographie familiale. Le seul livre qu'elle emporte avec elle à Genève est un ouvrage publié à compte d'auteur en 1947 par Isaac López Fuentes, intitulé *Semblanza trágica del telégrafo y los telegrafistas Nacionales* [Portrait tragique du télégraphe national et des télégraphistes], que Susana Solís tient de son grand-père, lui-même télégraphiste. Ce livre officieux contient des poésies, des hymnes et des partitions, un genre d'archive et d'ode à un métier. Elle y apprend des stratégies d'actions collectives et syndicales, ainsi que le rôle central joué par le télégraphe durant la révolution mexicaine de 1910 : « L'idée de transmettre un message était révolutionnaire, parce qu'en le passant plus loin, tu chamboules tout. »

Avec cet ouvrage, l'artiste emporte également un bout d'histoire de son pays, des lignes narratives qui lui permettront d'établir un lien avec Genève, où est sis le siège de l'ITU (International Telecommunication Union). Une coïncidence qui l'incite d'autant plus à faire de l'ouvrage un instrument méthodologique. En naissent des performances basées sur les traductions des poèmes que contient le livre ; des actions où elle envoie par télégraphe, de Genève à Mexico, quelques vers ; des projets graphiques dans lesquels se superposent les alphabets des langues et codes sélectionnés. Elle publie un livre d'artiste, *Alma palpitante*, où elle revient sur sa démarche. Susana Solís imagine à présent des schémas chorégraphiques comme autant de dessins sur la page, s'interrogeant sur la spatialisation de la langue et du code. L'installation qu'elle prévoit pour Halle Nord marquera probablement la conclusion de cette recherche. Il sera alors temps d'explorer une nouvelle nuance du langage, une autre manière d'utiliser l'art pour aller vers l'autre.

Elisabeth Jobin

<sup>3</sup> Maggie Nelson, « L'art », *De la liberté*, Paris, Ed. du sous-sol, 2022, pp. 40-41.

<sup>2</sup> Jacques Rancière, *Le Spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique, 2008, p. 21.

<sup>1</sup> Pour cette citation et les suivantes : entretien de l'auteure avec l'artiste, 21 avril 2023.